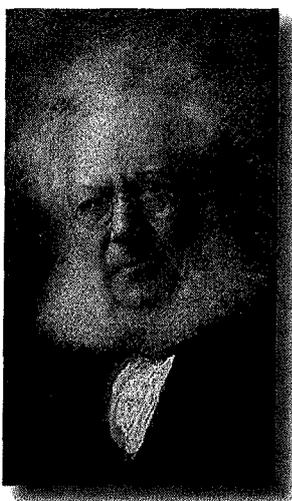
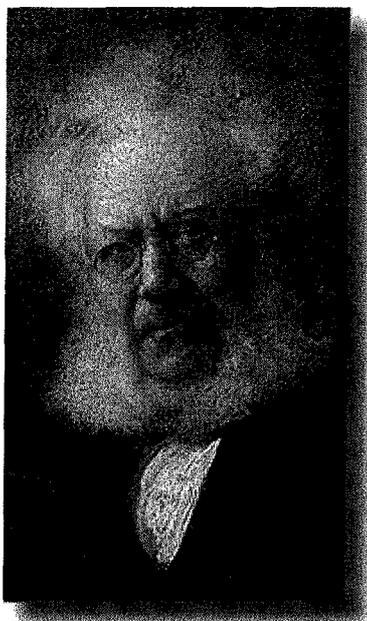


L'Atelier Théâtral des Institutions Européennes

Présente

« l'ennemi du peuple »



d'après l'oeuvre

de

Henrik IBSEN

Mise en scène

Rita SALLUSTIO

**Au Théâtre du Centre communautaire de Joli-Bois – Bruxelles
(Woluwé Saint Pierre – Rue du Haras, 100)**

**Du 31 octobre au 4 novembre 2003
20h15**

Résumé de la pièce "Un ennemi du peuple"

Nous sommes dans une petite ville bourgeoise, quelque part, dans le Nord de l'Europe. Thomas Stockman est Médecin et responsable d'une station thermale récemment créée et administrée par son frère Peter, maire de la ville. Le docteur ainsi que toute la famille Stockman est respectée. Tous vivent une vie tranquille et confortable.

Thomas Stockman, découvre un jour, que les eaux, sont empoisonnées par les marécages pestilentiels de la vallée.

Il est enthousiasmé par la découverte salutaire, il prétend publier les faits mais ne comprend pas immédiatement que ceux-ci ruineront momentanément la station thermale à vocation commerciale. Eclate alors un conflit entre l'intérêt public et une prospérité locale aléatoire.

Politiciens, journalistes, notables suivis par une foule, se liguent contre le médecin dont l'éloquence enflammée gonfle l'événement.

Il en arrive à faire le procès de la civilisation moderne et du mensonge universel. D'une réunion publique, où il a voulu crier sa vérité, Stockmann sort condamné comme "ennemi du peuple". Abandonné et ruiné, il envisage un départ pour le Sud, puis, subissant les pressions d'odieux chantages, il se ravise et demeure au pays. Plus décidé que jamais à combattre le mensonge, et seul, dressé contre les chefs de parti et la "majorité compacte", il fera, dit-il, de son fils un homme libre.

Henrik IBSEN, le Shakespeare du Nord.

Un artiste, digne de ce surnom est, bien entendu, en dehors de tout système. Il est porteur de thèses d'avant garde et ses personnages modernes ou post-modernes sont les porte-paroles d'une foule de souhaits, de désirs, d'appétits souvent non assouvis. Son oeuvre est débordante de lubies, de réclamations, d'exigences... on y sent une soif d'amour non étanchée. Aussi, c'est sans concession qu' Ibsen défend la vie dans toutes ses vérités les plus absolues.

L'homme doit avoir un idéal à défendre....sinon, quelle serait sa dignité ?

La pureté, l'authenticité sont les valeurs qu'il défend becs et ongles!
Peu importe le prix qu'il faut payer!

Mais... cette forme d'amour là... est-ce de l'amour heureux?

Les personnages d'Ibsen vivent clairement des situations d'existence dures, qui souvent, débouchent sur cette problématique au goût de l'absolu.

Comment s'en sortent-ils ?

A cette question, pas de réponse mathématique, si ce n'est qu'ils s'en sortent souvent courageusement avec des allures de héros.

L'ennemi du peuple est un cri de révolte contre le déséquilibre que le politique et l'économique engendrent dans notre société.

L'homme y est oublié,
ses droits à une vie saine et de qualité
sont en danger, remis en question...
Le profit détruit tout humanité sur la terre...

Doit-on accepter cet état de chose sans dire un mot ?
IBSEN dit, non....En tant que metteur en scène, je partage son avis

Rita Sallustio

DERNIERES OEUVRES D'IBSEN ET DE BJORNSON

Henrik IBSEN

A partir de 1890, le public se lasse de ce théâtre "engagé" qui risque de devenir à la longue utilitaire et trivial. Avec l'"Hedda Gabler" de Henrik Ibsen (1890), le réalisme apparaît plus gratuit, la psychologie vaut pour elle-même, ici il n'est plus question de féminisme. L'héroïne n'est pas idéalisée et les hommes n'en sont pas réduits à tenir nécessairement des rôles déplaisants ou ingrats. Ne cherchant plus à convaincre, l'auteur est redevenu impartial. "La Dame de la mer" (1888) s'apparente encore, par certains aspects, au drame social, mais l'anecdote baigne dans une atmosphère poétique qui fait songer au monde de la ballade. Naguère encore très discret, le symbole va occuper dans le drame une place de plus en plus importante, surtout à partir de "Solness le constructeur" (1892). Désormais la femme n'est plus le protagoniste du drame. L'homme retient davantage l'attention. Revenu s'installer à Christiania, Ibsen renonce paradoxalement à s'intéresser aux problèmes qui se posent à la nation norvégienne. Ses derniers drames nous le montrent absorbé par ses difficultés personnelles, enclin à la confiance. Dans "Jean-Gabriel Borkman" (1896) et dans "Quand nous nous réveillerons d'entre les morts" (1899), il revient au thème le plus ancien de son théâtre, au débat sur la destinée du créateur, sur la vocation de l'artiste. S'installant - par personnage interposé - au centre même du théâtre, s'adressant au public pour lui confier ses souffrances, ses doutes et les fondements de sa croyance, Ibsen s'engage dans une voie où Strindberg l'avait depuis longtemps précédé.

Björnson nous donne, avec "Paul Lange et Tora Parsberg" (1899) une remarquable étude sur l'intolérance politique, en même temps qu'il brosse, sans doute d'après nature, le saisissant portrait d'un amant indécis et d'un noble homme politique chez qui brusquement la volonté s'est éteinte. Mais, par la suite, dans "Laboremus" (1901) et dans le "Vin nouveau pétille" (1909), il s'efforce, lui aussi, de dresser un bilan, d'opposer les caractères de deux générations, la sienne et celle qui vient prendre la relève. Ici encore le drame se transforme en un message personnel que le poète adresse à son fidèle public.

* * *

*